La pluie s'arrêta, un passager ouvrit la fenêtre. L'air glacé du dehors pénétra à l'intérieur et la buée sur la vitre se dissipa en un instant. L'autobus continuait sa progression sur la route asphaltée où le soleil commençait à se refléter. Les couleurs du paysage mouillé

AKIRA YOSHIMURA

Un spécimen transparent

suivi de

Voyage vers les étoiles

récits traduits du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

brillant dans la lumière, passant à travers la fenêtre, mettaient un peu de gaieté à l'intérieur du véhicule. Lorsque l'autobus s'arrêtait aux croisements, une légère ondulation se propageait de passager en passager.

ACTES SUD

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino-Fayolle

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les dédales d’un hôpital, un homme prélève des spécimens osseux sur les cadavres. Enfant, il observait déjà son beau-père qui, après les tremblements de terre, rôdait dans les décombres. La nuit, il sculptait en secret d’inquiétantes miniatures…

Un jeune homme en partance pour l’université s’assied sur un banc. Dès lors il ne vivra plus jamais ce à quoi il était destiné. Un autre le rejoint bientôt et peu à peu l’entraîne vers l’univers du renoncement, celui de l’abandon. Ensemble, ils vont quitter Tokyo, suivre une route lointaine, atteindre la montagne et s’élancer enfin du haut de la falaise dans le grand bleu de la mer.

À travers ces récits, Akira Yoshimura nous entraîne aux confins du monde. Mais la poésie de son écriture est d’une telle beauté que seule s’impose dans nos mémoires l’envoûtante singularité de son imaginaire.

AKIRA YOSHIMURA

Akira Yoshimura (1927-2006) a laissé une œuvre considérable qui a marqué la littérature japonaise contemporaine. Ses ouvrages traduits en français sont publiés aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

NAUFRAGES, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 623.
LIBERTÉ CONDITIONNELLE, Actes Sud, 2001.
LA JEUNE FILLE SUPPLICIÉE SUR UNE ÉTAGÈRE suivi de
LE SOURIRE DES PIERRES, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 773.
LA GUERRE DES JOURS LOINTAINS, Actes Sud, 2004.

Titres originaux :
Hoshi e no tabi
Tomei Hyohon
Editeur original :
Shinchosha Co., Ltd., Tokyo
© Akira Yoshimura, 1974
représenté par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2006
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02918-0

AKIRA YOSHIMURA

UN SPÉCIMEN TRANSPARENT

suivi de

VOYAGE VERS LES ÉTOILES

récits traduits du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

ACTES SUD

UN SPÉCIMEN TRANSPARENT

I

La pluie s'arrêta, un passager ouvrit la fenêtre.

L'air glacé du dehors pénétra à l'intérieur et la buée sur la vitre se dissipa en un instant.

L'autobus continuait sa progression sur la route asphaltée où le soleil commençait à se refléter. Les couleurs du paysage mouillé brillant dans la lumière, passant à travers la fenêtre, mettaient un peu de gaieté à l'intérieur du véhicule.

Lorsque l'autobus s'arrêtait aux croisements, une légère ondulation se propageait de passager en passager. Chaque fois, Kenshiro qui avait les nerfs à fleur de peau se focalisait sur le corps de la jeune femme qui se tenait à ses côtés. Celui-ci appartenait plutôt à la catégorie des corps graciles, mais il lui semblait que les os du bassin sur lequel la jupe était tendue étaient hérissés comme les piquants d'une carapace d'araignée de mer.

Profitant des oscillations du châssis, il tentait subrepticement de la frôler. C'était son habitude matinale de se rapprocher des femmes dans l'autobus qui le conduisait à son travail. Il choisissait tout naturellement celles qui avaient un corps maigre. La beauté ou la laideur de leur visage n'entrait pas en considération. Son seul but était la forme des os qu'il sentait pointer à travers les vêtements. Bien sûr, il était le plus souvent déçu. Mais le bassin de la femme qu'il effleura ce jour-là offrit une entière satisfaction à ses sens. Il le ressentit même comme un magnifique récipient osseux abritant un intérieur fécond.

Bientôt, l'autobus s'arrêta au pied de la passerelle proche de la gare.

Kenshiro, grimaçant de regret, descendit du véhicule en se frottant résolument aux hanches de la femme. Après un léger coup de klaxon, l'autobus s'éloigna, traversa le carrefour. Il resta un moment à le regarder s'en aller, avec un sentiment de regret comme d'habitude.

Dès que la carrosserie de l'autobus eut disparu, renonçant enfin, il traversa le passage clouté à petites foulées, franchit le portail d'enceinte de l'hôpital universitaire avec son bâtiment blanc aux fenêtres alignées. Les yeux mi-clos à cause de la réverbération du soleil qui éclairait les vitres, il contourna le bâtiment en marchant sur le gravier qui commençait à sécher çà et là. Sur l'arrière,

le soleil disparaissait soudain, tandis que l'étroit chemin moussu était vert par endroits. Au bout de ce chemin était tapie une vieille bâtisse en briques.

Arrivé devant la bâtisse, il poussa une porte métallique au verre fendu, pénétra à l'intérieur. Il aperçut dans la pièce cimentée sur sa gauche des employés en bottes de caoutchouc qui lavaient le sol à grande eau, au jet.

Kenshiro entra dans le vestiaire, prit place au bureau près de la fenêtre. Dans un coin de la pièce, Kamo qui semblait tout juste arrivé était en train d'enfiler les manches de sa blouse blanche.

L'air de mauvaise humeur, Kenshiro sortit de quoi fumer du sac de toile qu'il avait apporté avec lui, saisit un tiers de cigarette qu'il introduisit avec précaution dans le petit fourneau de sa pipe.

Kamo apporta du thé.

— Il y a un corps à désarticuler…

— Je sais.

La pipe à la bouche, Kenshiro gardait obstinément le visage tourné vers la fenêtre.

Kamo était assis à une table rudimentaire, mais bientôt il se leva et quitta la pièce en silence.

Kenshiro vida sa pipe d'un geste agacé contre le bord d'une boîte métallique. Cela faisait déjà trois mois que Kamo lui avait été confié par le directeur du laboratoire de recherches. Il lui avait présenté le garçon

en lui expliquant d'un air amusé que celui-ci avait mis le personnel médical du service de chirurgie dans l'embarras en venant réclamer les côtes qu'on lui avait enlevées deux ans plus tôt, quand il avait été opéré de la poitrine.

Laissant courir un regard gêné sur le jeune homme pâle en veste bleu marine, Kenshiro avait questionné en retour :

— Cette personne dit qu'elle veut m'aider dans mon travail ?

— Tu veux absolument le faire, hein ? avait insisté le directeur en fixant avec un sourire gêné le visage du garçon.

— Oui, avait timidement acquiescé celui-ci.

Kenshiro l'avait aussitôt regardé à nouveau avec stupeur. Jusqu'alors, d'après son expérience, ne souhaitaient devenir assistants que les laissés pour compte des autres métiers, c'est-à-dire des hommes âgés sans qualification ayant perdu tout espoir dans la vie. Avec ces précédents en tête, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était tout à fait déplacé pour un jeune citadin comme lui de se porter candidat au poste d'assistant.

Kamo gardait une expression enfantine sur le visage. Il était inexpressif comme un poisson d'eau douce. En le regardant attentivement on reconnaissait la fragilité de son ossature, et l'une de ses maigres épaules légèrement proéminente témoignait de son opération à la poitrine.

Esquissant naturellement un pâle sourire, Kenshiro avait bien voulu répondre à son désir en l'acceptant comme assistant.

Jusqu'alors, les candidats même les plus motivés frémissaient à l'idée du travail qui les attendait et s'en allaient en général au bout de deux ou trois jours, tout juste s'ils arrivaient à tenir un mois. Devant l'inconscience de ce jeune homme à la santé fragile, Kenshiro avait eu l'envie soudaine de lui rabattre le caquet.

Le lendemain, par un heureux hasard, il y avait eu une désarticulation.

Demandant à Kamo de se tenir près de lui, il avait brandi son scalpel pour ouvrir en grand le ventre d'un cadavre bien avancé. Puis il avait empoigné les viscères pourrissants pour les sortir et les lâcher dans une odeur infecte au-dessus d'un baquet posé à ses pieds.

Avec cela, ce serait suffisant, avait-il pensé, en jetant discrètement un coup d'œil sournois à Kamo pour voir l'effet produit. Mais son espoir avait été trahi. Le jeune homme avait gardé une expression étonnamment calme.

Le trouble s'était emparé de lui. Il avait beau chercher, dans le clair regard de Kamo, il ne retrouvait pas le moindre signe annonciateur d'une défaillance imminente.

Il avait continué à manier son scalpel, légèrement décontenancé. Mais jusqu'à la fin du travail il n'y avait eu aucun changement dans l'expression paisible de Kamo.

Et trois mois plus tard… Kamo venait toujours travailler, il n'avait pas manqué un seul jour, et sans se faire remarquer commençait à avoir l'allure d'un véritable assistant.

Kenshiro, fâché d'avoir été trahi dans ses espérances, était irrité de voir que Kamo avait les nerfs plus résistants qu'il n'y paraissait. Sa présence constante à ses côtés l'ennuyait d'autant plus qu'il avait été habitué jusqu'alors à travailler en solitaire.

Avant tout, ses nerfs supportaient difficilement le regard du jeune homme qu'il sentait peser sur lui au cours du travail. Kamo observait le mouvement de ses mains d'un regard froid. Sa profession était méprisée et détestée par les gens. Il aimait se retrouver seul pour cette tâche ignoble, et il éprouvait même une certaine assurance à se vautrer dans le mépris des autres qu'il ressentait. Que Kamo participe et l'observe l'humiliait profondément, comme si on l'obligeait à exposer aux regards ses parties honteuses.

Par ailleurs, à plus de soixante ans, il se demandait avec crainte si ce garçon n'allait pas lui ravir son poste à l'hôpital. Nullement découragé par l'odeur, il observait le maniement de son scalpel, et il n'était pas impossible que sa jeunesse lui permette d'assimilier rapidement sa technique et même de la perfectionner.

Il était si inquiet qu'il gardait obstinément le silence lorsque Kamo lui posait

des questions. Et il lui arrivait aussi de le noyer intentionnellement sous les tâches les plus diverses afin de pouvoir s'enfermer seul dans sa pièce pour y travailler.

— Tout est prêt.

Dans ses bottes de caoutchouc, Kamo avait fait son apparition dans l'embrasure de la porte. Kenshiro se leva en silence et se déshabilla avant de se diriger entièrement nu vers son vestiaire pour y prendre des sous-vêtements, un vieux pantalon et une blouse blanche toute tachée. Il quitta la pièce après avoir enfilé des cuissardes qui lui arrivaient presque à la poitrine.

Dans la salle d'anatomie en béton, six cuves à cadavres s'alignaient comme des bassins d'élevage de poissons, tandis que les inégalités du ciment ressortaient sur le sol lavé à grande eau. Il traversa la salle, entra dans la petite pièce attenante.

Sur un lit de pierre, le cadavre ratatiné d'un homme qui avait trempé dans l'alcool était allongé sur le dos.

Le nez recouvert d'une serviette, il prit le scalpel que lui tendait Kamo. L'homme était le partenaire d'un suicide d'amoureux par noyade, et quelqu'un était venu récupérer le corps de la femme, tandis que celui de l'homme n'avait pas encore été identifié. Petit, de constitution fragile, ce n'était pas un sujet très intéressant pour lui. Le malheureux couple avait certainement choisi la mort par désespoir. On lui avait